

A 76 ans, l'ancien médecin veut rejouer du stéthoscope

Frédéric Potet

Retraité, le docteur Michel Daunay a demandé à exercer de nouveau son activité dans un village du Loir-et-Cher, confronté à une pénurie de généralistes

Un nouveau médecin pourrait bientôt s'installer à Châtres-sur-Cher (Loir-et-Cher). Un « nouveau » pas si nouveau que cela, en fait. Dix ans après avoir fait valoir ses droits à la retraite, Michel Daunay aimerait rouvrir son cabinet dans ce village de 1100 habitants, afin de « rendre service », dit-il. En juin et en septembre, ses deux consœurs généralistes qui occupaient jusque-là la maison de santé de la commune sont parties coup sur coup, l'une pour rejoindre l'hôpital de Romorantin-Lanthenay, l'autre pour devenir médecin salariée d'une localité voisine. A 76 ans, le docteur Daunay n'a guère hésité quand la communauté de communes du Romorantinais et du Monestois lui a proposé de reprendre son stéthoscope, moyennant une rémunération mensuelle. « Les gens n'ont plus de médecin, ils sont dans la mouise », justifie-t-il.

Antérieure à la proposition du premier ministre, Michel Barnier, de faire appel aux médecins retraités afin de lutter contre les déserts médicaux, son initiative est tombée à pic, même si elle n'a pas été bien vue, au départ, par le conseil départemental de l'ordre des médecins. Celui-ci avait rejeté son projet au prétexte que Michel Daunay n'avait pas suivi de formation continue au cours des trois dernières années, comme

l'exige la règle. L'instance devrait prochainement rendre une nouvelle décision après consultation de l'échelon supérieur, le conseil national de l'ordre. En cas d'avis positif, l'ancien praticien devrait pouvoir retrouver son activité en échange d'une simple « recommandation de remise à niveau personnelle des connaissances médicales ».

« Tu ne peux pas perdre ta médecine du jour au lendemain », plaide le généraliste, gouaille solonote et tutoiement facile, archétype du médecin de campagne dévoué corps et âme à sa patientèle. Levé à 6 heures, couché à minuit pendant ses trente-huit années de métier, l'homme n'a pas souvenir d'avoir pris de vacances, ou si peu. « J'ai beaucoup donné », reconnaît-il. L'intervention la plus singulière de sa carrière ? Le jour où, parti au

débotté auprès d'un paysan qui s'était fait happer la jambe par un engin agricole, il dut amputer sur place le pauvre homme en utilisant... la scie à viande de la ferme, outil destiné à débiter le cochon. « Le gars est toujours en vie, je l'ai revu l'autre jour », se félicite l'urgentiste de formation.

Sans surprise, Michel Daunay se désole de la crise de l'exercice libéral en milieu rural : « Les jeunes médecins sont soit des chasseurs de primes qui s'installent là où on leur propose des aides, soit des fonctionnaires qui veulent commencer à 9 heures et finir à 18 heures. » Lui ne travaillerait que deux jours par semaine, à raison de vingt-cinq rendez-vous par journée. « Mais je sais que je serai débordé, anticipe-t-il, tant la demande est grande. »

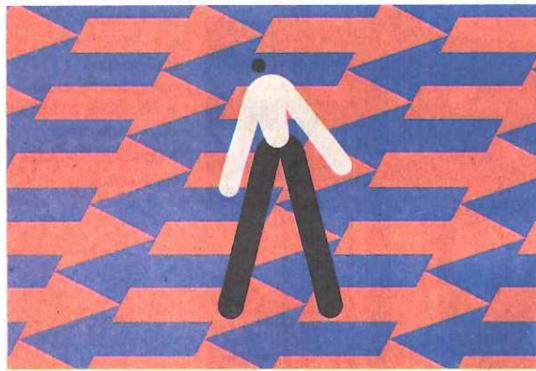
La retraite venue, Michel Daunay ne s'est pas contenté de cultiver son potager, qu'il a très grand. Chasseur et pêcheur à ses heures, il est aussi conseiller municipal et membre actif du club de moto local. Récemment, il s'est acheté un accordéon, instrument abandonné dans sa jeunesse au profit de ses études de médecine. Sa mallette ne l'a pas quitté, non plus. Comme l'autorise la profession, l'ancien toubib continue de délivrer des ordonnances aux membres de sa famille et aux « amis proches », notion extensible qui lui vaut de recevoir de nombreuses visites impromptues à son domicile : « Des parents dont le gosse a 40 °C de fièvre en pleine nuit », mais aussi des patients d'un soir ayant besoin de trois points de suture ou de soulager une piqûre de frelon.

Tout cela à l'œil. « Non seulement je fais l'acte gratuitement, mais j'offre des médicaments récupérés auprès de mon fils pharmacien, et je paie l'apéro ! » En guise de remerciement, des cageots de tomates, des cuissots de sanglier et autres victuailles qui « ne sont pas remboursées par la "Sécu" » lui sont apportés. « Vous auriez mieux fait d'aller voir un médecin en exercice », adresse-t-il alors à ses visiteurs. « Oui, mais nous n'en trouvons pas », lui répondent ceux-ci invariablement.



ALE GIORGINI

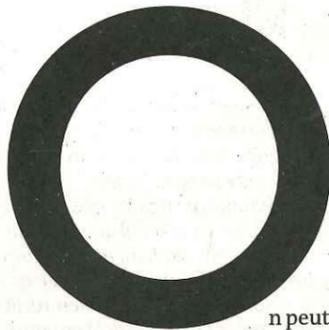
« Tu ne peux pas perdre ta médecine du jour au lendemain. Je sais que je serai débordé, tant la demande est grande »



MAGOZ

Peut-on dire « je t'aime » quand on ne le pense pas ?

Trois mots comme un pacte aussitôt scellé, entre qui les prononce et qui les reçoit. Au prix parfois de la gêne ou du mensonge, voire de la manipulation. Toute déclaration d'amour ne serait-elle finalement qu'un malentendu ?, s'interroge Valentine Faure



On peut utiliser mille périphrases pour dire la même chose, elles n'auront jamais la puissance de ces trois mots, qui sont comme une formule magique capable de transformer la réalité : je t'aime. Les linguistes les considèrent comme une phrase « performative » : une parole autant qu'un acte qui produira un effet (comme « la séance est ouverte » ou « je vous déclare mari et femme »). Un effet, oui, mais lequel ? Combien de phrases peuvent provoquer chez l'autre des élans si diamétralement opposés ?

Dans la vie comme au cinéma, la déclaration est un moment d'éclaircissement. Le silence qui suit la déclaration est le plus terrible qui soit. Pour celui qui a parlé comme pour celui qui ne sait pas quoi répondre. Mentir en disant « moi aussi », c'est a priori aussi amoral que stupide. « Le mensonge amoureux est un rapt violent de l'espace partagé, commun, de la vérité des choses », écrit Véronique Nahoum-Grappe dans un texte intitulé « "Je t'aime !" Faut-il y croire ? » (revue *Hermès*, n° 84, 2019).

Si le moment peut constituer un dilemme, c'est parce que d'autres élans peuvent venir compliquer ce principe évident selon lequel « il ne faut pas mentir », et encore moins en amour. On peut dire « moi aussi » parce qu'on ne veut pas faire souffrir l'autre, ou parce qu'on aimerait que ce soit vrai. Par gratitude, parce qu'on est tout de même heureux d'être aimé. Pour la beauté du geste, parce qu'on est emporté par la déclaration. Ou parce qu'on refuse cette rupture de réalité qu'impliquerait le fait de dire « moi pas ». On ment parce que : « La torture la plus affreuse qu'un homme puisse éprouver, à présent je le sais, c'est d'être aimé malgré soi. Et c'est un tourment à nul autre pareil, que cette culpabilité dans l'innocence », écrit Stefan Zweig dans *La Pitié dangereuse*, publiée en 1939.

Le roman pousse le dilemme à son point le plus douloureux : le héros est aimé d'une jeune femme handicapée, qui ne lui inspire ni désir ni sentiment amoureux. C'est par pitié qu'il se dit : « Laisse-la t'aimer, dissimule, feins pendant ces huit jours pour ménager son orgueil. » L'histoire, évidemment, ne finit pas bien. Car « c'est le propre de ceux qui aiment de percevoir de façon étrange les véritables sentiments de l'être aimé », écrit encore Zweig. Pire que le silence, pire que la vérité, il y a le mensonge qu'on devine. « Il n'y a rien de plus beau, pour libérer quelqu'un, de lui dire "je ne t'aime pas". C'est plus courageux que de dire "je t'aime" », nous écrit une femme de 43 ans qui attend en vain une déclaration de non-amour de la part de celui qu'elle aime.

Mais la question du mensonge ne se pose pas qu'à celui qui reçoit une déclaration d'amour. Il n'y a pas que le « moi aussi » qui puisse être fallacieux. Il y a également des « je t'aime » suspects : ceux qui arrivent trop vite, ceux dont on sent qu'ils servent surtout à séduire, à être aimé en retour. Ceux de don Juan, figure immorale s'il en est, qui déclare sa flamme à chaque femme qu'il rencontre : ses « je vous aime » sont faits pour soumettre (et ça marche à tous les coups).

En langage contemporain, la déclaration d'amour mensongère entre dans le spectre du « love bombing ». Bien que le terme ait l'air tout droit sorti du manuel Instagram des pathologies amoureuses, il existe depuis les années 1970 et sert à désigner une manipulation utilisée aussi bien pour

enrôler les membres d'une secte par la flatterie que pour faire succomber quelqu'un en l'ensevelissant sous de multiples déclarations d'amour.

Comment reconnaître le menteur amoureux ? Selon le psychiatre populaire aux Etats-Unis Dale Archer, « pour comprendre en quoi le love bombing diffère de la cour romantique, il faut observer ce qui se passe ensuite ». Si les actes ne correspondent pas aux déclarations enflammées, si les débordements d'affection disparaissent, alerte. En bref, le love bombing se révèle quand il cesse, et les déclarations d'amour apparaissent alors rétrospectivement dans toute leur terrifiante dimension manipulatrice.

Mentir en amour range-t-il forcément du côté des toxiques et autres pervers narcissiques ? Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus venait à la rescousse de don Juan : pourquoi faudrait-il aimer rarement pour aimer beaucoup ?, demande-t-il. Pour lui, « il n'y a d'amour généreux que celui qui se sait en même temps passager et singulier » : « C'est bien parce qu'il les aime avec un égal emportement et chaque fois avec tout lui-même, qu'il lui faut répéter ce don et cet approfondissement. » C'est peut-être quand on entend une promesse, un engagement, que l'on se trompe : tout le monde ne met pas les mêmes choses derrière ces mêmes mots. « Je n'ai pas le droit de recouvrir toutes ces expériences du même nom », écrit encore Camus.

Tous les « je t'aime » seraient-ils finalement un malentendu ? Dans *Pourquoi il ne faut plus dire « je t'aime »* (L'Aube, 2020), le philosophe François Jullien écrit : « "Je t'aime" fait grammaticalement de "toi" un complément d'objet, dans la langue. Ce n'est pas rien. C'est-à-dire qu'il fait de "toi" un objet. Ce n'est pas neutre. » Autrement dit, il y a quelque chose de la capture dans la déclaration d'amour. Celui qui parle embarque l'autre ailleurs, qu'il le veuille ou non.

Alors, que faire ? Dans ses *Fragments d'un discours amoureux* (1977), Barthes fantasmeait une solution impossible à cette inévitable dette, au vol ou même à l'échange que crée la déclaration : que l'on puisse dire « je t'aime » au même moment. « Que nos deux procréations soient dites en même temps : que l'une ne suive pas l'autre comme si elle en dépendait », de façon à réaliser l'« abolition de toute comptabilité ».

Un jour sans doute, il y aura une « app » pour ça. En attendant, envoyez vos pensées pour un prochain dilemme, à l'envers de celui-là : y a-t-il une obligation morale à dire qu'on est amoureux ?

Il y a quelque chose de la capture dans la déclaration d'amour. Celui qui parle embarque l'autre ailleurs, qu'il le veuille ou non